MILENA MICHIKO FLAŠAR

La cravate

traduit de l'allemand (Autriche)
par Olivier Mannoni

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Wagenbach en 2012
sous le titre : *Ich nannte ihn Krawatte*

ISBN 978.2.8236.0138.1

© Milena Michiko Flašar, 2012.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

© Éditions XYZ
pour l'édition en langue française au Canada, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[…] comme tu es écarté de ce monde,
qui est beau et qui a peut-être un sens,
comme tu es expulsé de toute perfection naturelle,
comme tu es solitaire dans ton vide,
comme tu es étranger et sourd dans ce grand silence […]

Max Frisch, Antwort aus der Stille

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour Kris

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Je l'appelais Cravate.

Le nom lui plaisait. Il le faisait rire.

Des bandes rouges et grises sur sa poitrine. C'est ainsi que je veux le garder dans mon souvenir.

2

Sept semaines se sont écoulées depuis que je l'ai vu pour la dernière fois. Au cours de ces sept semaines l'herbe a séché et jauni. Les cigales chantent dans les arbres. Le gravier crisse sous mes pieds. À la lumière intense du soleil de midi, le parc semble étrangement dépeuplé. Des fleurs éclatent aux branches lasses qui se penchent vers le sol. Un mouchoir bleu pâle dans le fourré, pas le moindre souffle de vent pour l'agiter. L'air est lourd et pèse sur la terre. Je suis dans un étau. Je prends congé d'une personne qui ne reviendra plus. Je le sais depuis hier. Il ne reviendra plus. Au-dessus de moi s'étend un ciel qui l'a absorbé – pour toujours ?

Je ne peux pas croire encore que nos adieux soient définitifs.

Extrait de la publication

Dans l'idée que je m'en fais il pourrait surgir à n'importe quel moment, peut-être sous une autre identité, peut-être avec un autre visage, et me lancer un regard qui dirait : Je suis là. Tête vers le nord, suivre les nuages d'un sourire. Il pourrait. Voilà pourquoi je suis assis ici.

3

C'est sur notre banc que je suis assis. Avant de devenir le nôtre, il avait été le mien.

C'est ici que je vins m'assurer que la fissure dans le mur, cette craquelure fine comme un cheveu, en biais au-dessus des étagères, valait à l'intérieur comme à l'extérieur. J'avais passé deux années entières à la regarder fixement. Deux années entières dans ma chambre, dans la maison de mes parents. J'avais redessiné sa ligne brisée derrière mes paupières closes. Elle avait été dans ma tête, s'y était prolongée, m'était entrée dans le cœur et dans les veines. Moi-même, un trait exsangue. Ma peau cadavérique, faute de soleil pour l'éclairer. Parfois je pensais avec nostalgie à ses rayons, à leur contact. J'imaginais comment ce serait de sortir et de comprendre enfin : il est des espaces que l'on ne quitte jamais.

Par une froide matinée de février je cédai à ce désir empreint de nostalgie. Par la fente des rideaux je distinguai un vol de corneilles. Elles montaient et descendaient, sur leurs ailes le soleil, il m'aveuglait. Une douleur perçante dans les yeux, je remontai les murs de ma chambre à

Extrait de la publication

tâtons jusqu'à la porte, je l'ouvris d'un coup, je passai mon manteau et mes chaussures, trop petites d'une pointure, je sortis dans la rue et je continuai en longeant les rues et les places. En dépit du froid la sueur me coulait sur le front et j'en ressentais une singulière satisfaction : j'en suis encore capable. Je suis capable de poser un pied devant l'autre. Je ne l'ai pas désappris. Tous mes efforts pour le désapprendre ont été vains.

Je ne tentai pas de me faire des illusions. Hier comme aujourd'hui, mon but était d'être seul avec moi-même. Je ne voulais rencontrer personne. Rencontrer quelqu'un, c'est s'impliquer. On noue un fil invisible. D'humain à humain. Une foule de fils. Dans tous les sens. Rencontrer quelqu'un, c'est devenir une partie de son tissu, et c'est cela qu'il fallait éviter.

4

Quand ma première sortie en liberté. Car c'est ainsi que doit se sentir le prisonnier qui porte sa cellule avec lui à la ronde, le regard grillagé, sachant pertinemment qu'il n'est pas libre. Bref, quand ma première sortie en liberté me revient à l'esprit, il me semble que moi, personnage d'un film en noir et blanc, j'ai évolué dans un décor bigarré. Tout autour de moi criaient les couleurs. Taxis jaunes, boîtes aux lettres rouges, panneaux publicitaires bleus. Leur vacarme m'assourdissait.

Extrait de la publication

Le col remonté sur le cou je tournais aux coins des rues en prenant garde de ne trébucher sur les pieds de personne. Je frissonnais d'effroi à l'idée que la jambe de mon pantalon pourrait, en passant, effleurer le pan du manteau d'un autre. Je serrais les bras contre les flancs et courais, courais, courais, sans tourner les yeux ni à droite ni à gauche. L'idée la plus effroyable était celle de deux regards qui s'accrochent l'un à l'autre en un instant fortuit. Qui s'attardent l'un dans l'autre quelques secondes durant. Ne se détachent pas l'un de l'autre. Une telle nausée. Dont j'étais le vase. Rempli à ras bord. Plus je courais, plus je sentais le poids de mon corps. Être un corps exhalant sa vapeur parmi beaucoup d'autres. Quelqu'un me bouscula. Je ne pouvais garder ça en moi plus longtemps. Une main devant la bouche, je courus dans le parc et vomis.

5

Je connaissais le parc, et je connaissais aussi le banc près du cèdre. Lointaine enfance. Maman me ferait signe de la rejoindre, me hisserait sur ses genoux et m'expliquerait le monde en pointant l'index. Regarde, un moineau ! Elle ferait cui-cui. Son souffle sur ma joue. Une chatouille dans le cou. Les cheveux de ma mère doucement balayés par le vent. Quand on est petit, si petit que l'on croit que cela restera éternellement ainsi, le monde est un lieu aimable. Ce fut ma pensée lorsque je le reconnus. Le banc de mon enfance. Ce banc sur lequel je devais apprendre que rien ne

Extrait de la publication

reste tel que c'est, et que cela vaut tout de même la peine d'être au monde. Je continue de l'apprendre.

Lui dirait : C'était une décision.

Et de fait, je me suis décidé à marcher sur la pelouse, en direction du banc, et à m'immobiliser devant lui. J'étais seul, entouré de silence. Personne pour me surprendre à tourner autour du banc, une fois puis une autre, décrivant des cercles de plus en plus étroits. Le goût dans ma bouche lorsque je m'assis enfin. Le souhait de redevenir enfant. De regarder de nouveau avec des yeux qui s'étonnent. Je pense que ce sont mes yeux qui, en tout premier lieu, sont tombés malades. Mon cœur n'a fait que leur succéder. Et j'étais assis, comme cela, dans des habits bien trop fins. Plus fine encore, la peau sous laquelle je frissonnais.

6

Ensuite, chaque matin, quelque chose m'a poussé jusqu'ici. Je regardais la neige tomber, je regardais la neige fondre de nouveau. Caniveau glougloutant. Avec le printemps sont arrivés les gens et leurs voix. J'étais assis, les dents serrées. Un nœud dans la gorge. C'était cela, la fissure dans le mur. Elle me séparait de ceux qui étaient pris dans le tissu. Devant moi un couple d'amoureux se baladait en chuchotant. Les mots secrets qui se frayèrent un chemin jusqu'à moi avaient une tonalité étrangère, comme les mots d'une langue que je ne maîtrisais pas. Je suis heureux, entendis-je, indiciblement

Extrait de la publication

heureux. Un claquement de langue collant. Je déglutis pour faire descendre le nœud.

Quelqu'un me remarqua-t-il, j'en doute, et si ce fut le cas, c'était probablement de la manière dont on remarque un fantôme. On le voit, clair et distinct, on n'arrive pas à croire qu'on l'a vu, on le fait disparaître d'un clignement d'œil. J'étais un fantôme de ce genre-là. Même mes parents n'avaient presque plus conscience de ma présence. Lorsque je les croisais à la maison, dans l'entrée ou dans le couloir, ils susurraient, incrédules, un Tiens, c'est toi. Ils avaient renoncé depuis longtemps à me compter parmi eux. Nous avons perdu notre fils. Il est mort avant l'heure. C'est forcément ce qu'ils ont ressenti. Comme une perte vivante. Peu à peu, cependant, ils s'en étaient accommodés. La tristesse qu'ils avaient pu ressentir, au début, à mon propos, avait laissé place à l'idée qu'il n'était pas dans leur pouvoir de me reconquérir, et si singulière qu'ait pu être la situation à leurs yeux, même dans le singulier un certain ordre n'avait pas tardé à s'installer. On vit les uns à côté des autres, sous le même toit, et tant que rien n'en filtre à l'extérieur, on considère qu'il est tout simplement normal de vivre ainsi, sous le même toit.

7

Je comprends aujourd'hui qu'il est impossible de ne pas rencontrer quelqu'un. Dès lors qu'on est là et qu'on respire, on rencontre le monde entier. Le fil invisible vous

Extrait de la publication

a lié à l'autre depuis l'instant de votre naissance. Pour le couper, il faut plus qu'une simple mort, et rien ne sert d'y être opposé.

Lorsqu'il fit son apparition, je ne me doutais de rien.

Je dis : fit son apparition. Car ce fut ainsi. Il avait fait son apparition un matin, au mois de mai. J'étais assis sur mon banc, le col relevé. Un pigeon prit son envol. Son battement d'ailes me donna le vertige. Lorsque je fermai les yeux et les rouvris, il était là.

Un *salaryman*. Au milieu de la cinquantaine. Il portait un costume gris, une chemise blanche, une cravate rayée rouge et gris. Il balançait à la main droite une serviette, en cuir brun. Il marchait en la balançant, les épaules penchées vers l'avant, le visage tourné dans une autre direction. Fatigué, d'une certaine manière. Sans me regarder, il s'assit sur le banc d'en face. Croisa une jambe au-dessus de l'autre. Resta ainsi. Immobile. Le visage tendu dans sa volonté de regarder ailleurs. Il attendait quelque chose. Quelque chose allait se passer. Tout de suite, tout de suite. Peu à peu, seulement, ses muscles se détendirent et il s'adossa au banc en soupirant. Ce soupir-là, chez lui, exprimait quelque chose qui ne s'était pas produit.

Un regard fugitif à sa montre, puis il a allumé une cigarette. La fumée s'est élevée dans une suite de ronds. Ce fut le début de notre relation. Une odeur âcre à mes narines. Le vent soufflait la fumée dans ma direction. Avant même que nous ayons échangé nos noms, c'est ce vent qui nous fit faire connaissance.

Extrait de la publication

8

Était-ce son soupir ? Ou la manière dont il faisait tomber la cendre, d'une pichenette ? Absent, absent à lui-même. Je n'avais pas peur de le regarder, tel qu'il était assis en face de moi.

Je le regardais comme un objet familier, une brosse à dents, un gant de toilette, un morceau de savon que l'on voit tout à coup comme pour la première fois, totalement détaché de son utilisation habituelle. Il est possible que ce soit ce côté familier qui m'ait inspiré un intérêt particulier. Cette silhouette bien repassée était celle de mille autres employés qui, bon an, mal an, remplissent les rues. Ils s'écoulent du ventre de la ville et disparaissent dans de hauts bâtiments dont les fenêtres offrent un ciel fracturé en morceaux. Ils forment la moyenne, typiques par leur capacité à ne pas se faire remarquer, des visages rasés de banlieue, semblables à s'y méprendre. Lui, par exemple, aurait pu être mon père. N'importe quel père. Et pourtant il était ici. Comme moi.

Il soupira une fois de plus. Plus doucement cette fois. Quand on soupire ainsi, me dis-je, ce n'est pas seulement de la fatigue. Je le sentis plus que je ne le pensai. Je sentis, voilà un homme fatigué de la vie. Sa cravate lui nouait la gorge. Il la desserra, regarda de nouveau sa montre. Il allait être midi. Il déballa son bento. Du riz avec du saumon et des légumes marinés.

9

Il mangea lentement, mâcha dix fois chaque bouchée. Il avait le temps. Il avala le thé glacé à petites gorgées. À ce moment-là aussi, je le regardai faire. Presque déjà sans étonnement sur moi-même. Car à l'époque je supportais à peine de regarder quelqu'un manger et boire. Mais lui se livrait à ces activités avec tant de précautions que j'en oubliai ma nausée. Ou bien, comment décrire cela : il le faisait dans la plus complète conscience de ce qu'il faisait, et cela transformait des gestes aussi quotidiens en actes significatifs. Il ingérait chaque grain de riz, il s'en faisait une sorte d'offrande, un sourire reconnaissant aux lèvres.

Avec n'importe qui d'autre, j'aurais fait les cent pas, j'aurais pris le mouvement de meule de la mâchoire pour une menace, le serrement des dents pour un danger. Je trouvais monstrueuse la manière dont les grains entraient l'un après l'autre dans la bouche avant de glisser vers le bas et les intestins. Moi-même, j'engloutissais sans réfléchir. La contrainte intérieure qui me poussait à me préserver, à me préserver malgré tout, était pour moi une énigme que je m'abstenais soigneusement de tenter de résoudre. Mieux valait ne pas y penser.

Dès qu'il avait fini son repas, il redevenait un *salaryman* ordinaire. Il ouvrait son journal, d'abord la page des sports. Les Giants, annonçait-on en caractères gras, avaient remporté une victoire triomphale. Il hochait la tête d'un air approbateur tout en remontant les lignes avec le doigt. Une alliance. Il

était donc marié. Un fan des Giants, marié. Il alluma de nouveau une cigarette. Ensuite une autre, et encore une, la fumée l'enveloppait.

10

Sa présence avait rendu le parc plus petit. Il n'était plus composé désormais que de deux bancs, le sien et le mien, les quelques pas qui nous séparaient. Quand allait-il se lever et partir ? Le soleil était passé du sud à l'ouest. L'air fraîchissait. Il croisa les bras. Le journal était posé, ouvert, sur ses genoux. Une nuée d'écoliers turbulents arriva en trébuchant sur la pelouse. Deux femmes d'un certain âge discutaient de leurs maladies. La vie est comme ça, dit l'une, on est mis au monde pour mourir. Il s'était endormi. La tête lourde. Le journal voltigea vers le sol, comme deux ailes battantes. La fin peut arriver à n'importe quel moment, entendis-je, parfois je ne ressens strictement plus rien là-dedans.

Son visage se décomposa pendant qu'il dormait. Des mèches argentées sur le front, sous les paupières un rêve en chassait un autre. Sa cuisse tressaillait. Je ressentis quelque chose d'aussi fin que le fil de salive qui pendait de sa bouche ouverte. Mais le mot pour désigner ça me manquait. Il me revient tout juste à présent. Compassion. Ou la brusque impulsion me poussant à le couvrir.

Lorsqu'il s'éveilla enfin, il paraissait plus fatigué qu'auparavant.

Extrait de la publication

11

Six heures.

Il resserra sa cravate. Le parc s'emplit des bruits du soir qui approchait. Une mère cria : Viens, on rentre à la maison. Cette note de tendresse, quand elle appela à rentrer. Une traction par le nombril. Il s'éloigna les cheveux du front, bâilla, se leva. Sa serviette brune à la main droite. Attendit pendant une seconde indécise. Quoi donc ? Il partit et disparut, un dos gris, derrière l'un des arbres. Je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il se fût totalement éclipsé, et c'est sans doute à cet instant-là, le bref instant où je le perdis des yeux, que je soupirai comme lui.

Et quand bien même. Je m'ébrouai. Je m'ébrouai pour me débarrasser de lui. Qu'avais-je à faire avec un homme que je ne reverrais de toute façon jamais plus ? La nausée revint s'emparer de moi. La manière dont je m'étais agrégé, par le regard, au destin d'un inconnu, était insupportable. Comme si cela me concernait. Empli de ce vieil écœurement, je l'évacuai, en m'ébrouant, de mes mains et de mes pieds. Je l'ai déjà dit : je ne me doutais de rien. Ce soir-là, quand je me mis au lit, le drap faisait des vagues, ce soir-là je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle, juste avant de me noyer, je vis son visage s'émietter contre le mur. Je dérivai dans l'eau de mon ingénuité. La lune l'éclairait par la fente des rideaux.

12

Je ne l'avais pas oublié lorsque je me mis en chemin vers le parc, le lendemain. Dans mes rêves, il m'était apparu alternativement comme un grain de riz, une cigarette, une batte de base-ball, une cravate. La dernière image était floue : un homme dans une pièce sans murs. À chaque pas il devenait plus pâle, je l'effaçai.

Arrivé près de mon banc, je fus soulagé de trouver le sien vide. Aucune trace de lui n'était restée là où il s'était assis. Une équipe de nettoyage était en train de vider les poubelles. Les mégots avaient été balayés et jetés dans un sac en plastique. Il n'y avait plus le moindre petit flocon de cendre pour rappeler sa présence. Le parc avait la taille qui était la sienne. À l'un des brins d'herbe qui sortaient ici et là du gravier brillait une goutte de rosée. Je me penchai vers elle, elle était chaude du soleil matinal. Lorsque je me relevai, il avait surgi sans prévenir, comme la veille.

Je le reconnus à sa démarche. Un peu oblique. Comme s'il voulait éviter quelqu'un. C'est ainsi que marchent les gens qui ont l'habitude de se frayer un chemin à travers le grouillement d'une masse humaine. Il portait le même costume, la même chemise, la même cravate. La serviette, se balançant. Une répétition. Il s'assit, croisa les jambes, attendit, s'adossa. Soupira. Le même soupir. Souffla la fumée en ronds par le nez et la bouche. Il était vain désormais de vouloir l'effacer de ma mémoire. Il était là, il avait pris

place en moi, était devenu une personne dont je pouvais dire : Je la reconnais.

13

Il avait sur lui un morceau de pain. Il le déballa précautionneusement, le rompit en moitiés de plus en plus petites, en fit de petites billes et les sema devant les pigeons qui roucoulaient. Pour vous, l'entendis-je murmurer. Et lorsqu'il eut terminé : Pschitt, pschitt. Des plumes blanches tombèrent vers lui en tourbillonnant. L'une d'elles avait atterri sur sa tête. Prise dans ses cheveux coiffés en arrière, elle lui donnait un air un peu enjoué. S'il avait été en tee-shirt et culottes courtes, on aurait pu le prendre pour un enfant. Même l'ennui dans lequel il sombra peu après était celui d'un petit garçon. Il se déplaça d'un côté et de l'autre, agité. Il enfonça les talons dans le sol. Gonfla les joues. Laissa l'air s'échapper lentement.

Je pensai malgré moi à l'éternité visqueuse d'une journée qui venait de commencer et allait s'étendre à l'infini. La certitude qu'elle finirait par s'écouler n'était rien par rapport à la mélancolie fade avec laquelle elle s'écoulait, et mélancolie, continuai-je de me dire, était le mot qui nous était inscrit à tous deux sur le front. Il nous reliait. Nous nous rencontrions en lui.

Dans le parc, il était le seul *salaryman*. Dans le parc j'étais le seul *hikikomori*. Quelque chose clochait en nous. Lui aurait

dû être dans son bureau, dans l'un des grands immeubles ; et moi j'aurais dû être dans ma chambre, assis entre mes quatre murs. Nous n'aurions pas dû nous trouver ici, ou du moins pas faire comme si c'était notre place. Dans le ciel au-dessus de nous une traînée blanche. Nous n'aurions pas dû lever les yeux vers ce ciel bleu, bleu. Je gonflai les joues. Laissai l'air s'échapper lentement.

14

À midi d'autres comme lui arrivèrent. Ils arrivèrent par petits groupes, s'assirent, la cravate rejetée derrière l'épaule, sur des bancs situés plus loin, à l'écart, et restèrent assis, chacun avec son bento, bavardant joyeusement les uns avec les autres. Enfin la pause, dit l'un d'eux en riant, enfin étendre les jambes. Son rire se prolongea dans celui des autres.

Pourquoi n'était-il pas auprès d'eux ? Je fis des suppositions. Peut-être n'était-ce qu'un voyageur en transit qui avait manqué sa correspondance. Qui devait attendre jusqu'à ce que. Ou bien il était seulement, simplement. Je ne parvenais pas à me l'expliquer.

Son bento, c'était cette fois des boulettes de riz, une *tempura,* une salade aux algues. Il sépara les baguettes, s'arrêta, s'essuya, un geste à la sauvette, les yeux avec le dos de la main. Sa mâchoire tendue, je le voyais, elle tremblait. Honteux, je m'aperçus qu'il pleurait. C'était un pleur noué, et j'en étais le seul témoin. Cette honte perdura : qui pleure donc en

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Réalisation : Nord-Compo à Villeneuve-d'Ascq
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : août 2013. N° 0136 (13)
Imprimé en France

Extrait de la publication